

La Civilisation, c'est la Prévoyance

Dès que les peuples ont cessé de vivre au jour le jour et qu'ils ont fait une réserve de produits pour l'avenir, la civilisation est entrée dans le monde. Précaution et prévoyance ont augmenté de siècle en siècle, parce qu'un progrès en appelle un autre. Aujourd'hui, les quarantaines préviennent les épidémies, les ambassadeurs détournent les guerres, les assurances contre l'incendie réparent les pertes causées par l'élément destructeur, les sociétés de bienfaisance neutralisent les effets de la mort.

Examinons ce dernier point.

Tandis que toutes les autres calamités sont accidentelles, la mort seule est certaine. Il faut y songer, non seulement parce qu'elle doit arriver, mais surtout, parce que son heure nous est inconnue. Donc, tout ce qui tend à modifier cette issue fatale, est d'une importance considérable pour les humains.

Lorsqu'un homme meurt, c'est comme si une machine se brisait, comme si une certaine quantité de force productrice était détruite ; une personne, une famille, un groupe d'individus se trouve par ce fait privé d'une quotité de cerveau ou de muscle qui lui servait auparavant. Comment ce dommage peut-il être réparé ? Jusqu'à l'invention des sociétés d'assurance, il n'y avait aucune réparation possible : la perte était absolue. Maintenant, les conséquences de la mort sont de beaucoup atténuées. La valeur de l'homme, considérée sous le rapport du revenu qu'il produisait, peut être remplacée. De même que l'hygiène prolonge la vie, de même la société de bienfaisance prolonge l'utilité de la vie et le monde économique est aussi redevable à l'une qu'à l'autre.

Assurer sa vie est la plus sage des précautions que l'on puisse prendre, parce qu'elle est la plus nécessaire en raison des dangers dont elle nous préserve.

Ce n'est pas là simplement de la théorie. Des statistiques longuement et soigneusement établies ont permis de fixer les lois générales de la mortalité, en sorte que l'assurance-vie a été placée au rang d'une science.

C'est un succès. Le système moderne des sociétés de bienfaisance prend une extension constante. Ni les changements politiques, ni la marche des affaires, ni les fluctuations de la bourse, n'ont d'effet sur les sociétés de secours mutuels qui se développent sans cesse d'une façon merveilleuse.

Il semble qu'elles n'aient pas d'ennemis,

si ce n'est quelques rares personnes que les préjugés aveuglent.

Ses avocats sont les veuves reconnaissantes qu'elles ont préservées de la misère ; les orphelins qui lui doivent leur nourriture et leur éducation ; les vieillards qui jouissent du fruit de leur prévoyance. Aucune institution financière ne donne autant de satisfaction au cœur, à la conscience et au jugement. La mutualité marquera dans l'histoire comme une des plus profondes révolutions économiques du dernier siècle. Grâce à elle, le monde est devenu moins égoïste, les sentiments d'affection se marient avec la prévoyance, le renoncement aux jouissances en faveur des autres se voit de plus en plus.

Lorsqu'on y songe, peut-on nier l'influence salutaire de la mutualité ; peut-on ne pas voir la marche de la civilisation dans cette idée admirable qui transforme un être, naturellement imprévoyant et égoïste, en un autre qui sonde l'avenir et se prive pour protéger la vie de ceux qu'il quitte ?

On célébrait, il y a une semaine, le mariage de Mlle X... Je dois reconnaître que la fiancée, pourvue de toutes les qualités morales qui assurent le bonheur et l'estime dans l'intérieur, n'a pas toutes les qualités physiques qui peuvent charmer et rendre fier un mari. Elle a plus de vertu que de physionomie, et elle pousse cette dernière privation jusqu'au superlatif.

Le prêtre, chargé de bénir les époux, leur récitait cette petite allocution écrite :

« Mademoiselle, commença-t-il, il y a beaucoup de jeunes filles qui attachent leur bonheur et leurs espérances à des avantages frivoles, aux dons de la jeunesse et de la beauté. Aussi, quand la jeunesse s'en va, quand la beauté passe, les voilà désespérées et malheureuses ; vous, mademoiselle, vous n'avez pas cela à craindre, vous êtes *laide*... »

Ici, l'orateur s'interrompt pour tourner son feuillet ; vous jugez l'effet de ce mot terrible dit par un ministre de la vérité à une jeune fille, en présence de son fiancé, de ses parents, de ses amis. Un mouvement d'étonnement, presque d'indignation, parcourt l'assistance. Mais l'orateur, qui avait tourné son feuillet et repris haleine, continua ainsi :

« Vous êtes *l'aide* et le soutien des pauvres. »

(Grand Journal.)

Le rêve est à la fois la poésie et le mensonge de la vie. — JEAN LISEROL.